

Le marin rit de nouveau de tout son cœur.

—En Angleterre ! s'écria-t-il, y pensez-vous ? il nous faudrait un vaisseau de haut bord, à trois mâts, bien ponté, avec une douzaine de canons. Excusez du peu ! Etes-vous fous, mes bons amis ! Est-ce que vous croyez que je peux vous mener en Angleterre avec mon *Saint-François* ! c'est à peine si nous gagnerons la Loire !

—Sans doute, dit Jean Beaugard, vous ne pouvez pas nous mener en Angleterre, mais vous pouvez toujours nous mener à Noirmoutier.

—Vous connaissez donc Noirmoutier ?

—Oui, approximativement.

—Vous y êtes allé ?

—Non.

—Votre père, alors ?

—Non plus, mais mon grand-père y est allé autrefois.

—Comment cela ?

—Oh ! c'est une vieille histoire qui remonte à la fin de l'année 93 et que j'ai bien souvent entendu raconter à mon père. Notre famille était alors aux Echamboignes, près de Cholet, et mon grand-père était parti avec l'armée vendéenne. Il fit toute la grande guerre avec M. d'Elbée, et quand celui-ci, blessé à la bataille de Cholet, se réfugia à l'île de Noirmoutier, il parait que mon aïeul l'accompagna et assista à son exécution, au commencement de l'année 94. Même j'ai entendu dire souvent à mon père qu'après la mort de M. d'Elbée, mon grand-père avait été élu général, mais qu'il n'avait sous ses ordres que six hommes qui, un beau jour, traversèrent la mer à pied sec et vinrent combattre avec M. de Charette. Voilà comment je connais Noirmoutier.

—Allons donc, s'écria le Potard, vous nous en contez de belles avec votre grand-père, le général qui a traversé la mer à pied sec ! Est-ce que c'est possible ?

—Il faut le croire, reprit Beaugard, qui, ne mentant jamais, était un peu offensé des soupçons et des exclamations d'Eugène. Mon père et ma mère m'ont bien souvent raconté cette histoire.

—Il a raison, ce garçon, interrompit Cartahut, on peut très bien, à certaines heures, passer de l'île sur le continent par un sentier étroit que la mer laisse à sec à marée basse et qu'on nomme le Goa ; il n'est pas étonnant que des gaillards comme étaient les Vendéens l'aient traversé pour échapper aux bleus.

Le Potard se tut.

—Mais que ferons-nous dans l'île de Noirmoutier, demanda Rouget ?

—Vous y ferez tout ce que vous voudrez, répondit Cartahut, mais je suis aussi d'avis que tout ce que vous avez de mieux à faire est de vous y réfugier. Il est peu probable qu'on vous cherche là, et vous aurez tout le temps d'attendre un navire qui vous emmènera en pays étranger, si toutefois vous avez de quoi payer le voyage.

—Oui, oui, s'écria le Potard, l'argent du père Carrou n'a pas d'autre destination.

—Et puis, dit Rouget, à Noirmoutier, il n'y aura sans doute pas le vieux Michel pour nous poursuivre et nous arrêter.

—Qu'est-ce que c'est que le vieux Michel, demanda Cartahut ?

Rouget sourit :

—C'est le brigadier du Durtal, qui tant de fois a failli me prendre, et m'a manqué jusqu'au jour où j'ai été trahi.

Les yeux du marin brillèrent d'une nouvelle joie :

—Oh ! oh ! dit-il, c'est une nouvelle histoire, vous allez me la raconter, d'autant plus que la journée s'avance et qu'il va falloir veiller sur les écueils.

—Je ne veux pas vous raconter cela moi-même ; demandez au Potard, il vous fera ce récit mieux que moi.

—Volontiers, dit Eugène, cela fera passer le temps avant que nous débarquions.

Le Potard alla de nouveau s'asseoir auprès de Cartahut, à qui il fit le récit, que nos lecteurs connaissent, de toutes les

aventures de Rouget dans les forêts du Maine et de l'Anjou, on exaltant sans mesure l'adresse, l'agilité et le courage de son ami ; cette histoire dura de longues heures sans que le marin donnât le moindre signe d'impatience, il semblait au contraire attacher le plus vif intérêt aux moindres détails que lui fournissait Eugène, et souriait de temps à autre ou fermait ses poings avec colère, selon les épisodes dans lesquels se complaisait l'ami de Rouget.

À la fin, Cartahut était aussi enlevé que le Potard lui-même, et il jurait ses grands dieux que jamais personne ne viendrait ressaisir Rouget sur lequel il tenait ses yeux fixés avec une admiration naïve.

Le Potard discourait encore sur l'arrestation de son ami lorsque le soleil se coucha, les étoiles parurent au firmament, la nuit se fit et les phares s'allumèrent çà et là sur les côtes.

Le même bon vent poussait le *Saint-François* sur le Nord comme si tout eut conspiré à l'évasion des deux forçats.

Le marin alluma une grosse lanterne qu'il plaça à l'avant du bateau.

—En toute autre occasion, dit-il, j'eusse été chercher un refuge pour y passer la nuit, mais vous m'avez tellement intéressé par votre récit et je tiens si vivement à vous sauver que je préfère profiter de ce vent pour vous débarquer moi-même à Noirmoutier.

—Encore une fois merci, s'écria Beaugard ; de cette façon, nous sommes sûrs de ne pas être découverts.

—Sans doute, mais c'est à une condition, reprit le marin, c'est qu'à votre tour vous me raconterez votre histoire et me direz pourquoi vous avez été condamné au bagne.

—Oh ! c'est une triste histoire...

—Triste histoire, en effet, s'écria Rouget, car notre ami Beaugard est innocent.

—Oh ! innocent !...

—Oui, certainement, il n'a été condamné que par erreur.

—Est-ce vrai, Jean Beaugard ?

—C'est vrai.

—Est-ce que vous ne voulez pas raconter...

—Si, si, s'écria Rouget, je m'en charge ; vous verrez au moins que vous avez sauvé un honnête homme et fait une bonne action.

Et alors, dans le silence du soir, pendant qu'au-dessus du *Saint-François* les goélands et les mouettes jetaient leurs cris plaintifs, Rouget fit le récit des amours et des aventures de son ami, depuis le jour où il avait connu et aimé Françoise Dugast, jusqu'à celui où il avait été contraint de frapper son rival dans un chemin creux, pour défendre sa propre vie.

Son récit naïf et incohérent était bien fait pour émouvoir le cœur du marin, et plus d'une fois dans l'ombre, Cartahut porta brusquement la main sur ses yeux.

Il était près de minuit quand Rouget cessa de parler. Cartahut n'eut pas la force de lui répondre et continua de tenir solidement le gouvernail.

Le Potard était assoupi au fond de la barque.

Jean Beaugard, en écoutant Rouget, croyait entendre l'histoire d'un autre que lui-même et rêvait doucement qu'il conduisait à l'église de Châteaubriant son cortège nuptial derrière sa fiancée et le violoneux.

Quelques heures s'écoulèrent ainsi dans un profond silence ; tout à coup, la voix du marin, grave et calme, s'éleva dans la nuit :

—Attention, dit-il, nous arrivons à la pointe de l'île.

En un clin d'œil, les trois amis furent debout, mais la lumière de la chaloupe les aveuglait. Leurs yeux, moins habitués que ceux de Cartahut à l'obscurité de la nuit ne distinguait rien dans les ténèbres.

Cartahut se leva :

—À l'aide, ici, il faut jeter l'ancre !

Rouget, le Potard et Beaugard s'empressèrent d'aider le marin. L'ancre tomba sur un fond de rochers, la voile fut serrée et le *Saint-François* se tint immobile.

—En route, maintenant, dans le canot, et vite !